LE SOUPER DES JACOBINS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue Martin, ci-devant de Molière, le 25 Ventôse, an 3e. de la République;

Par ARMAND CHARLEMAGNE.

Ce qu'on pensa n'est rien, le tout est ce qu'on fit.

A PARIS,

Chez MARCHAND, Libraire, Galerie neuve, à côté du Café de la Réunion, Nos. 9 et 10.

AN TROISIÈME.

PERSONNAGES.

L'HOTE d'une maison garnie.	*Durand.*
DERICOUR, orphelin.	*Julie Diancour.*
BLINVILLE, ami de DÉRICOUR.	*Duruissel.*
FORLIS.	*Fleurot.*
UN TAILLEUR.	*Dorvo.*
CRASSIDOR, } Jacobins.	*Valville*
FURTIFIN, } Jacobins.	*Alexandre.*
ARISTIDE, } Jacobins.	*Saint-Amand.*
SOLON, } Jacobins.	*Loreillard.*
UN OFFICIER PUBLIC. . . .	*Chazelle.*
Un Détachement de la Force armée.	

L'action se passe dans le Sallon d'un Hôtel garni.

En livrant mon ouvrage à l'impression, je me suis réservé le droit des représentations dans tous les Départemens.

Paris, ce premier Ventôse, an troisième.

Signé CHARLEMAGNE.

LE SOUPER DES JACOBINS.

SCENE PREMIERE.

CRASSIDOR, FURTIFIN.

CRASSIDOR.

Quel [illegible] nation ? pourquoi suivre mes pas?

FURTIFIN.

Tu [illegible] fuir en vain : Je ne te quitte pas.

CRASSIDOR.

C[illegible].

FURTIFIN.

Du tien la raison inconnue
M'étonne : Je te trouve au détour d'une rue ;
Je t'accoste : Bon jour, te dis-je, Crassidor.
Que je suis enchanté de te revoir encor ?
Je craignais.... Tu réponds d'un ton bien froid, bien triste
A ce propos flatteur. N'importe : je persiste.
Je te demande encore : où vas-tu ? que fais-tu ?
Depuis quatre grands mois qu'es-tu donc devenu ?
Où loges-tu ? ces mots paraissent te confondre,
Et tu me plantes-là sans daigner me répondre.
Tu cours devant : je cours derrière, je te voi
Entrer dans ce logis : j'y pénètre après toi.
Or çà....

CRASSIDOR.

Mais tais-toi donc.

FURTIFIN.

Je ne pourrai le faire
ue quand tu voudras bien m'expliquer un mystère....

CRASSIDOR.

Allons, puisqu'il le faut. . . .

FURTIFIN.

Tu demeures ici ?

CRASSIDOR.

Oui.

FURTIFIN.

Ce séjour est beau.

CRASSIDOR.

C'est un hôtel garni.

FURTIFIN.

Et pourquoi quittas-tu ta Section ?

CRASSIDOR.

Confrère,

J'étais du Comité révolutionnaire ;
Pourtant jétais honnête, et ne redoute rien,
Mais on soupçonne, on dit, on prétend. . . .

FURTIFIN.

C'est fort bien.

Faut-il à tes amis pour cela te soustraire,
Et m'éviter ?

CRASSIDOR.

Sans doute.

FURTIFIN.

Et la raison ?

CRASSIDOR.

Est claire.

Vous êtes mal vêtu, mon ami Furtifin,
Vous avez, entre nous soit dit, l'air d'un coquin.

FURTIFIN.

D'un Jacobin au plus.

CRASSIDOR.

C'est égal. A la mine,
On peut juger les gens ; la tienne est Jacobine,

Et je ne voulais pas, m'arrêtant avec toi,
Mon ami, donner lieu de mal penser de moi.
Je crains qu'on m'envisage, et sur-tout qu'on me nomme.
Je fus Jacobin, moi; mais je fais l'honnête homme.

FURTIFIN.

C'est te masquer au mieux: mais apprends-moi comment,
Tu pus te procurer, pour vivre, de l'argent.

CRASSIDOR.

J'étais du comité révolutionnaire,
Et mes appointemens.... Je ne dépense guère.

FURTIFIN.

Et puis le casuel....

CRASSIDOR.

Que veux-tu, mon ami?
Des places qu'on occupe il faut tirer parti.

FURTIFIN.

Je sais que tes pareils, faisant les sans-culottes,
Ont, du moins la plupart, mis du foin dans leurs bottes.
Comme la chance tourne en ce vaste univers.
L'un a tout le bonheur; l'autre tous les revers.
Après avoir tous deux suivi même carrière,
Je n'ai pas un Corset, et c'est lui qui prospère.
Je te vaux bien pourtant, j'ai plus d'esprit que toi.
Je sais écrire au moins: mes journaux en font foi.

CRASSIDOR.

Tu dus pourtant gagner honnêtement ta vie,
Je sais qu'on te payait à tant par calomnie.

FURTIFIN.

Des misères, des riens, chassant le gros besoin,
De mesquins assignats, tombant de loin en loin.
Tout cela, mon ami, fut de pauvre ressource.
Je n'eus que des filets; tu puisas à la source.
Je n'ai ni sol, ni place; au nom de l'amitié,
Fais pour moi quelque chose, ou du moins par pitié.

CRASSIDOR.

Je ferai, je verrai, je pourrai t'être utile;
Et, tiens, écoute moi. J'ai des amis en ville,
Errans et dispersés comme moi, prudemment,
Nous nous réunissons quelquefois cependant,
En petit comité, sans esclandre, en cachette.
Ce soir même à souper....

FURTIFIN.

Ce soir!

CRASSIDOR.

C'est moi qui traite.

FURTIFIN.

Ici.

CRASSIDOR.

Dans cet hôtel.

FURTIFIN.

J'en serai.

CRASSIDOR.

Mon garçon,
Vêtu comme tu l'es....

FURTIFIN.

J'en veux être, ou si non....

CRASSIDOR.

Vous avez des façons si franches, et si vives,
Qu'on ne peut se défendre.....

FURTIFIN.

Eh! qui sont les convives?

CRASSIDOR.

Quatre que tu connais, Publicola, Platon,
Nicolas Aristide, et Jérôme Solon.

FURTIFIN.

Avec ces bons enfans, grâce à la circonstance,
Je vais renouveler, en buvant, connaissance.

CRASSIDOR.

C'est bon. Mais sors....

FURTIFIN.

Qu'as-tu ?

CRASSIDOR.

Quelques ménagemens
A garder.

FURTIFIN.

Qui sont-ils ?

CRASSIDOR.

Si l'on te voit céans....

FURTIFIN.

Je ne te conçois pas. Quelle mouche.....

CRASSIDOR.

Je tremble
L'hôte va survenir.

FURTIFIN.

Si nous soupons ensemble,
Il est clair que je dois....

CRASSIDOR.

Commencer par sortir.
A dix heures du soir tu pourras revenir.
Vas-t'en donc....

FURTIFIN.

Un moment.

CRASSIDOR.

Tu me perds, misérable.
Justement voici l'hôte. Oh ! c'est plutôt le diable.
Ne perdons pas la tête, et changeons de discours.

SCENE II.

CRASSIDOR, FURTIFIN, L'HOTE.

CRASSIDOR.

JAMAIS personne en vain n'implora mon secours.
Heureux celui qui peut être utile à son frère.
(*Bas.*) Fais donc le chien couchant. (*Il tire un morceau de papier de son porte-feuille.*)
(*Haut.*) Cette somme est légère:
Mais daignez l'accepter. (*Bas.*) Avances donc et prends.

FURTIFIN.

Un chiffon !

CRASSIDOR.

(*Bas.*) Dis que c'est un billet de cent francs.

FURTIFIN.

Un billet de cent francs !

CRASSIDOR.

Cent francs que je vous donne.
Allez, de ces cent francs ne parlez à personne.
Lorsque je fais le bien, j'évite les témoins,
Et ne regarde pas à cent francs plus ou moins.
(*Bas.*) Remercie, et vas t'en....

FURTIFIN.

Dans ma reconnaissance....

CRASSIDOR.

Je n'en mérite pas, et je vous en dispense.
Le don est peu de chose, et ne me coûte rien.
(*Très-bas.*) Attends moi....

FURTIFIN.

(*Très-bas.*) J'y serai.

CRASSIDOR.

Tout à vous, citoyen.

SCENE III.

SCENE III.

CRASSIDOR, L'HOTE.

L'HOTE.

BRAVO, bon citoyen. Vous êtes un digne homme.

CRASSIDOR.

Quoi ! vous étiez présent....

L'HOTE.

Oui, je viens de voir comme
A cet infortuné....

CRASSIDOR.

J'ai de l'humanité,
Et pour défaut beaucoup de sensibilité.
Un pauvre diable est là, sans argent, sans ressource,
Il faut bien délier les cordons de sa bourse :
Rien n'est plus naturel. Il faut un cœur d'airain
Pour ne pas, quand on peut, soulager son prochain.

L'HOTE.

De si beaux sentimens....

CRASSIDOR.

Brisons là, je vous prie.
J'ai pour défaut aussi beaucoup de modestie.
Çà : je vous ai prié d'ordonner un soupé.

L'HOTE.

De ce soin, citoyen, je me suis occupé.

CRASSIDOR.

Je sors donc, et ramène avec moi mes convives.
Ce sont de bons enfans, aux manières naïves.
Ceux qu'à Paris, par goût je recherche, et je voi
Sont tous honnêtes gens, ni plus, ni moins que moi.

SCENE IV.

L'HOTE, BLINVILLE.

BLINVILLE.

Du jeune Déricour, c'est ici la demeure.

L'HOTE.

Oui, citoyen.

BLINVILLE.

Est-il visible ?

L'HOTE.

Tout à l'heure,

Vous pourrez lui parler.

SCENE V.

BLINVILLE.

De ce bon Déricour

J'ai, non sans peine, enfin déterré le séjour :
Infortuné jeune homme ! au printems de son âge
Il a fait du malheur un long apprentissage.
Fils d'un agriculteur, dans un hameau lointain
De l'espoir du bonheur il berçait son destin.
Il vivait, il croissait sous les yeux de son père :
Son père possédait quelques arpens de terre ;
Son cœur comme un beau jour, était pur et serein.
Jamais le malheureux ne l'implorait en vain ;
Il avait des vertus, il détestait le crime :
Le crime alors regnait : il marqua sa victime.
Le père et son enfant sont traînés à Paris ;
Et l'on ferme un cachot sur le père et son fils.
Devant le tribunal.... Je frémis quand j'y pense....
Ils paraissent tous deux... le sang de l'innocence,
Coule, abreuve la terre.... au triste Déricour
Pour accomplir seize ans il manquait un seul jour.
Sans cette circonstance heureuse et salutaire,
Il eut à l'échafaud accompagné son père.

SCENE VI.

BLINVILLE, DÉRICOUR.

DERICOUR.

Qui peut me venir voir dans l'état où je suis ?
Ai-je dans l'univers encor quelques amis ?

BLINVILLE.

Déricour ! Mon ami !

DERICOUR.

C'est toi, mon cher Blinville.
Qui t'indiqua, dis moi, mon misérable asile ?

BLINVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui....

DERICOUR.

C'est toi que je revoi.
Laisse-moi m'assurer encor que c'est bien toi.
Dans les ennuis profonds, ou mon âme est en proie,
Voici le premier jour qu'elle s'ouvre à la joie.
Blinville ! Que de fois j'ai frémi sur ton sort.
Je ne rêve toujours que supplice et la mort.
Je croyais que tous ceux dont l'amitié m'est chère,
avaient tous dans la tombe accompagné mon père.

BLINVILLE.

Il est tems, mon ami, de cesser de gémir,
Et d'écarter de toi ce cruel souvenir.

DERICOUR.

Jamais. Depuis six mois, isolé, solitaire,
A personne je n'ai pu parler de mon père.
Parlons-en à nous deux.

BLINVILLE.

Mon ami !

DERICOUR.

Tiens, vois-tu
Ce petit médaillon à mon col suspendu ?

Vois-tu ce ruban noir ? Voilà mon héritage.
Il m'est bien précieux. . . . regarde ce visage.
C'est celui d'un vieillard! . . . il était vertueux.
Il aima sa patrie, il respecta les Dieux.
Il semble me sourire. . . . Oh! tiens, tiens, considère.
Baise avec moi ces traits. . . . Ce sont ceux de mon père. . . .
Mon père est mort, Blinville; ils l'ont assassiné.

BLINVILLE.

Calme ce désespoir, ô fils infortuné!

DERICOUR.

Je le voudrais en vain.

BLINVILLE.

C'est moi qui t'en conjure.

DERICOUR.

Mets la main sur mon cœur. C'est-là qu'est ma blessure.
Elle saigne toujours.

BLINVILLE.

Tu vas encor l'aigrir.

DERICOUR.

Je n'en guérirai point. Je n'en veux point guérir.
Ah! de ce jour d'horreur, de mort et de carnage
Je vois, je vois toujours la dégoûtante image :
Des ignobles bourreaux, en juges transformés,
Ivres de vin, de sang, de fureur animés,
En masse aggloméraient la vieillesse et l'enfance,
La beauté, la vertu, le luxe, et l'indigence,
Et l'habitant du Nord complice prévenu
De celui du Midi qu'il n'avait jamais vu,
Sans preuve, sans indice aussi-bien que sans forme
Condamnaient à la fois cet amalgame énorme,
Et d'un rire ironique, ou d'un propos léger
Insultaient aux proscrits qu'ils allaient égorger.

Mon père.... Ah! mon ami, sur le front de ce juste
L'innocence imprimait un caractère auguste.
Il parle : sa voix faible a prononcé deux mots.
Tu n'as plus la parole, a dit un des bourreaux.
O crime! ô souvenir! une voix sépulchrale
Hurle en accens de fer la sentence bannale.
La voûte détestable en retentit encor.
La mort, la mort à tous, point d'appel, et la mort.
Juge l'état affreux, la douleur, la misère
D'un fils qui vit juger et condamner son père,
Et son père innocent qui lui tendit les bras
Pour la dernière fois.... Cela ne se peint pas.
Je demandais la mort; je maudissais la vie,
Mais de me laisser vivre on eut la barbarie.

BLINVILLE.

Va : je ne prétens point consoler tes douleurs.
Je ne veux que mêler mes larmes à tes pleurs.

DERICOUR

Les tigres! ils ont bu le sang de l'innocence,
Tout le sang de mon père.

BLINVILLE.

Il a crié vengeance.
Ce cri saint et lugubre a percé les tombeaux.
Les victimes d'effroi font pâlir leurs bourreaux.
Déjà d'un bel accord la république entière
A de l'horreur sur eux cloué le caractère.
Tout est dans la nature instruit à les haïr
Et le glaive des lois s'apprête à les punir.

DERICOUR.

Blinville, mon ami, j'accepte cet augure
Au nom de la justice, au nom de la nature;
Mais je suis orphelin. Tu vois mon dénument.
L'air par qui je respire, un souvenir sanglant,

Voilà tout mon partage. En des mains étrangères
Ont passé la maison et le champ de mes pères.
L'homme juste est tombé sous le glaive assassin,
Il eut de la fortune, et son fils est sans pain.
Non; je ne puis me faire à cette ignominie
De voir de ma dépouille hériter ma patrie.

DERICOUR.

C'est un abus cruel: on le réparera.
L'humanité l'ordonne, et sa voix s'entendra.
De nos législateurs l'équité me rassure,
Ils ne seront pas sourds au cri de la nature.

SCÈNE VII.

Les précédens, FORLIS.

FORLIS, *derrière le théâtre.*

HOLA! l'hôte! quelqu'un!

DERICOUR.

On vient: mon bon ami,
Ne m'abandonne pas. Eloignons-nous d'ici.
Viens voir l'humble réduit qu'habite ma misère.
Viens, nous y parlerons encore de mon père.

SCENE VIII.

FORLIS, *un paquet sous le bras.*

DANS ce vaste logis comme une halle ouvert,
Escalier, corridor, sallon, tout est désert.
Ce que c'est d'arriver en modeste équipage,
Et de porter au bras tout son petit bagage.
Personne ne prend garde au survenant nouveau,
Et par-tout il se peut glisser *incognito*.
Hola! maître ou garçon!

SCENE IX.

FORLIS, L'HOTE.

L'HOTE.

Citoyen, quelle affaire....

FORLIS.

Je cherche à me loger.

L'HOTE.

Je suis propriétaire
De cet hôtel garni. J'y reçois....

FORLIS.

C'est fort bien.
Si vous le trouvez bon, je reste, citoyen.
Tel que vous me voyez, vrai, je suis sans asile.
On a su démeubler mon petit domicile.

L'HOTE.

Je ne vois pas matière à rire de cela.

FORLIS.

Oh ! c'est un tour plaisant, on vous le contera.
Mon trousseau n'est pas lourd. Ma bourse est fort légère.
Je suis fort mal en point. J'ai peu dîné. Qu'y faire?
On ne fait pas le tems. On le prend comme il vient.
Quand on sort de prison, on doit tout trouver bien.

L'HOTE.

Quoi! vous étiez aussi....

FORLIS.

Vraiment, mon très-cher hôte,
Pendant quinze grands mois j'ai sillé la linotte.

L'HOTE.

Je vous plains.

FORLIS.

Bien à tort. J'étois fort bien là-bas.
On riait, on chantait, on ne s'ennuyait pas.
D'honnêtes gens la cage était toute garnie,
Et nous formions, ma foi, fort bonne compagnie.

L'HOTE.

Eh ! qu'aviez-vous donc fait ?

FORLIS.

Oh! plus d'un attentat.
Un jour j'ai ri, dit-on, en parlant de Marat.
Un jour du Comité révolutionnaire
Je ne saluai pas, dit-on, le secrétaire.
Je mettais de la poudre, et mon linge était fin,
Et mon écrou porta que j'étais muscadin.
On sait qu'il n'en fallait alors pas davantage
Pour aller en charrette, ou pour le moins en cage;
Cela n'allait pas mal, et j'ai vu le moment
Que j'avais conspiré, moi centième, en dormant.

L'HOTE.

Enfin vous êtes libre, et je vous félicite....

FORLIS.

De ma captivité malgré que je sois quitte,
Tenez, je n'en suis pas mieux loti pour cela.
On tombe quelquefois de Caribde en Scylla.

L'HOTE.

Comment ? Qu'entendez-vous ?

FORLIS.

Quand on me mit en cage,
On inventoria tout mon petit ménage.
Sous un scellé quadruple, et quelques cadenats,
On mit bijoux, effets, papier, linge, assignats!

L'HOTE.

Eh bien donc !

FORLIS.

Je ne puis y penser sans en rire.

L'HOTE.

Je ne vois pas pourquoi.

FORLIS.

Puisqu'il faut tout vous dire,
Quand je rentrai chez moi, les scellés étaient bien,
Bien entiers; on les lève, et je ne vois plus rien.

Il faut, car je me perds avec mes conjectures,
Que le diable ait passé par le trou des serrures.
Tout était disparu, tout jusques à mon lit.
Ce tour de gibecière est beau, sans contredit.
Comus et Pinetti n'auraient jamais, je gage,
Fait, malgré leur adresse, un tel escamotage.
C'est plaisant.

L'HOTE.

Mais pas trop.

FORLIS.

Du moins c'est peu commun.

L'HOTE.

Mais....

FORLIS.

Je n'ai pas de lit, vous m'en donnerez un :
Voilà tout.

L'HOTE.

Le moyen que je vous éconduise !
Vous savez trop gaîment....

FORLIS.

Or voici ma valise.
Je le répète encor, le diable m'a tout pris,
Et je n'ai pas le sol ; je vous en avertis.

L'HOTE.

Sous un double rapport vous êtes estimable.
Vous avez bien souffert. Vous n'étiez point coupable.
Oui, jouissez chez moi de l'hospitalité.
Conservez-y toujours votre aimable gaîté :
C'est tout ce que j'exige. Heureux qui peut du crime
Accueillir, consoler, embrasser la victime !

FORLIS.

Vrai, vous êtes charmant : or ça dans la maison
Je vais, vous permettez, faire un tour sans façon.
Ne vous dérangez pas. Demeurez, je vous prie.

SCENE X.

L'HOTE, UN TAILLEUR,

L'HOTE.

Que veut le Citoyen ?

LE TAILLEUR.

Une chambre garnie,
Un petit logement, pas plus grand que cela.
De deux pieds en quarré, meublé comme on voudra :
Un lit sans oreiller, une chaise, une table,
C'est tout ce qu'il me faut. Je suis un pauvre diable
Contraint de me loger à l'étroit, simplement,
Et ne dépensant guère ayant fort peu d'argent.
D'avance je paierai la première quinzaine.
Parlez : faites un prix.

L'HOTE.

Qu'à ce point là ne tienne.

LE TAILLEUR.

Je ne demande pas de crédit, citoyen.
Faire crédit ruine. Hélas ! je le sais bien.

L'HOTE.

Auriez-vous essuyé des disgrâces fatales ?

LE TAILLEUR.

Je fus jadis fripier sous les piliers des Halles.
J'achetais à bon prix, je vendais au comptant,
Et mon petit commerce allait fort joliment.
J'étais assez heureux, j'étais même honnête homme.
Déjà j'arrondissais une petite somme.
Un jour l'ambition, à l'appas séducteur,
Me passa dans la tête, et je me fis tailleur.
La mode était alors bizarre et singulière.
Habit-veste sans taille, à l'étoffe grossière,
Et large pantalon de laine, ou de tricot,
Des mesures, Dieu sait, prises sur un fagot.

Mais il fallait cela. Vrais ou faux patriotes
On vous coffrait tous ceux qui portaient des culottes.

L'HOTE.

Vous avez dû gagner.

LE TAILLEUR.

J'eus beaucoup de débit,
J'en conviens : mais, hélas! je fis trop de crédit,
Je le repète encor.

L'HOTE.

Mais il fallait.....

LE TAILLEUR.

Me taire,
Et perdre mon argent, je ne pus pas mieux faire.
Ce que c'est que d'avoir affaire à des.... enfin
pour pratiques, hélas! j'eus plus d'un Jacobin.

L'HOTE.

N'importe : vous pouviez exiger un salaire.....

LE TAILLEUR.

A ces gens-là jamais vous n'eûtes donc affaire?

L'HOTE.

Jamais.

LE TAILLEUR.

Je le vois bien. Figurez-vous des gens
Au ton roide, à l'air dur, bien fiers, bien arrogans,
Aux cheveux noirs et gras, aux moustaches postiches,
Vrais chenapans frisés comme des chiens caniches.
Je les eusse conduit volontiers.... J'avais peur.
Ils avaient au logis amené la terreur
Comme partout. Un jour, un Jacobin, un diable,
Un monstre, c'est tout un... parut tant effroyable
Que mon chien ne rentra que quand il fut sorti,
Que mon chat de frayeur miaula sous l'établi,
Et que craignant la dent de l'animal farouche,
Ma pauvre femme, hélas! fit une fausse couche.

Ils ne se gênaient pas : pour eux tout était bon ;
Ils oubliaient toujours de payer la façon,
Voire l'étoffe avec. J'en fus pour mes pistoles
Et pour mes pantalons, et pour mes carmagnoles.

L' HOTE.

Ainsi votre sort est....

LE TAILLEUR.

Oh! très-infortuné,
Et je suis, citoyen, tout-à-fait ruiné.
Il me restait encor pour ressource dernière
Cent pantalons tous faits, la laine en est grossière,
Mais ils sont battant neufs, plus des surtouts peu fins,
Mais lestes, allant juste à la chûte des reins.
La mode en est passée, on veut des redingottes,
Des habits d'honnête homme, et surtout des culottes.
Ma pacotille est là : c'est mon unique bien.
Je voudrais m'en défaire : on n'en veut pas pour rien.
Un rustre seulement la marchande.... pour faire
Quoi! .. des épouvantails : bref ; mon propriétaire
En offre trente francs que je suis obligé
De payer pour mon terme, et me donne congé.
Si par vous ma personne est ici mal reçue,
Ma personne ce soir couchera dans la rue.

L' HOTE.

Vous logerez chez moi : mais, jurez, citoyen,
De n'habiller jamais que des hommes de bien.

LE TAILLEUR.

Les pratiques que j'eus, du moins je le présume,
Ne reviendront jamais non plus que leur costume.
Je doute, ces messieurs allant de mal en pis,
Qu'on leur laisse le tems d'user leurs vieux habits.

SCENE XI.

L'HOTE, CRASSIDOR, FURTIFIN, ARISTIDE, SOLON.

ARISTIDE.

Enfin nous voici donc arrivés sans esclandre.
J'ai craint....

CRASSIDOR.

(*Bas.*) Paix. (*Haut.*)
Pouvez-vous nous dispenser d'attendre.
A l'article soupé j'ai trouvé quelque part
Qu'il faut commencer tôt, et se retirer tard.

SCENE XII.

CRASSIDOR, FURTIFIN, ARISTIDE, SOLON.

CRASSIDOR.

Que je suis enchanté de vous revoir ensemble!

ARISTIDE.

Béni soit le moment, le lieu qui nous rassemble!
Mais ils nous manque encor l'ami Publicola.

CRASSIDOR.

Ne comptez pas sur lui.

SOLON.

Frère, pourquoi cela?

CRASSIDOR.

Il ne peut pas venir.

SOLON.

C'est-à-dire; il refuse.

CRASSIDOR.

Non pas. Il est certain qu'il a plus d'une excuse.

SOLON.

Légitimes, sans doute.

CRASSIDOR.

A n'y rien contester,

Et je crois, sauf avis, qu'on peut s'en contenter.
La première est qu'on vient en grande compagnie
De l'envoyer ce soir souper à l'Abbaye.

ARISTIDE.

Des autres tu te peux dispenser en ce cas.

SOLON.

Et le petit Platon ?

CRASSIDOR.

Nous ne le verrons pas.

ARISTIDE.

Avec Publicola peut-être il soupe en ville.

CRASSIDOR.

Non. Il n'a pas encor quitté son domicile.
Mais un mal d'aventure attrappé l'autre nuit
Dans un grouppe brutal, le retient dans son lit.
Il se sentit ôter lestement la parole,
Et son excuse, amis, se lit sur son épaule.

SOLON.

Un petit mal de reins.

CRASSIDOR.

Précisément.

SOLON.

Je sais

Ce que c'est : nos amis y sont assez sujets.

(*On apporte et on dispose la table*).

ARISTIDE.

Chût. Voici le soupé. Vraiment la chère est fine,
Et je vais faire honneur...

FURTIFIN.

C'est bien dit. Mais j'opine

Pour qu'on se mette à table, et cette motion
Passera, je le crois, sans contradiction. (*Ils s'asseyent*).

SOLON.

Çà commençons.

FURTIFIN.

Par boire.... à vos santés, mes frères.

(*On boit*).

CRASSIDOR.

Plus que jamais le diable a brouillé nos affaires.
Il me paraît, c'est peu, rien n'est plus évident,
Que partout on nous hait assez passablement.
Mais sachons endurer les peines de la vie;
Recourons de concert à la philosophie,
Et buvons. (*On boit*).

FURTIFIN.

Puissamment raisonné. Saisissons
Le plaisir au hasard tel qu'il s'offre, et buvons.

(*On boit*).

CRASSIDOR.

Ce repas est joli: mais il n'approche guères
De ceux que nous faisions dans nos destins prospères,
Dans ces temps fortunés de persécutions,
De terreur générale, et d'arrestations.
Ce que l'on n'avait pas se prenait chez les autres;
Méot ne rôtissait que pour nous et les nôtres:
On ne regardait pas par tête à cent écus.
C'étaient-là nos beaux jours..... ils ne reviendront plus.
Hélas! (*Il boit*).

SOLON.

Hélas! (*Il boit*).

ARISTIDE.

Hélas! (*Il boit*).

FURTIFIN.

Mais ayons dans la vie,
Comme dit Crassidor, de la philosophie.
Si nous ne pouvons plus toster à nos plaisirs,
Consolons-nous par boire à nos ressouvenirs.

(*Ils trinquent ensemble*).

CRASSIDOR.

Respirons sans témoins dans ce lieu solitaire
Nous les derniers Romains de la jacobinière.
Notre règne est passé : notre temple est à bas.
Pleurons sur ses débris. Hélas ! (*Il boit*).

SOLON.

Hélas ! (*Il boit*).

ARISTIDE.

Hélas ! (*Il boit*).

FURTIFIN.

Les défunts sont bien morts : il est incontestable
Qu'on ne relève pas d'une chûte semblable.
Ainsi plus de projets, et plus d'ambition.
Mais pour entretenir la conversation,
Examinons, pesons comme il fallait s'y prendre
Pour détourner le coup qui vient de nous surprendre.
Car enfin, avec moi, vous en conviendrez tous,
Frères, la faute en est à quelqu'un d'entre nous.

ARISTIDE, *après avoir bu.*

Frère, je prouverai que ce n'est pas la nôtre.

FURTIFIN, *après avoir bu.*

Au contraire, je crois, frère, que c'est la vôtre.

ARISTIDE.

Et la preuve ?

FURTIFIN.

Est facile à produire. En effet
La révolution trop lentement marchait.
Vous fûtes l'un et l'autre, au tems de Robespierre,
Jurés du Tribunal révolutionnaire.
Tribunal à l'eau rose, et jurés anodins. (*Il boit.*)

ARISTIDE.

Il est fort celui-là.

FURTIFIN.

Oui. Vous ! des Jacobins !
Des poltrons modérés, mannequins ridicules,
Pétris de préjugés, et bêtes à scrupules.

ARISTIDE.

Moi je n'en eus jamais. On sait qu'en jugement
Je voulais tous les jours que l'on en mit six cents.

FURTIFIN.

Le bel exploit! six cents! il en fallait six mille.

ARISTIDE.

L'humanité, vois-tu. . . .

FURTIFIN.

Bon! quel diable de style!
L'humanité! qui, toi parler d'humanité!
C'est comme si Mandrin parlait de probité.
Ce mot, mon cher ami, va très-mal à ta bouche.
Tes patrons sont Carrier, Robespierre et Cartouche.

ARISTIDE.

Ils valent bien le tien, puisque c'est saint Marat.
On te vit comme lui prêcher l'assassinat,
Et ton mauvais journal fut le fils sanguinaire
Du grand ami du peuple, et valut bien son père.

FURTIFIN.

Tu te piques.

ARISTIDE.

Un peu. Je n'aime pas, vois-tu,
Qu'on me persifle, moi. C'est le fruit défendu.
Journaliste à fatras, qui fais le bon apôtre,
Tu me vaux : je te vaux. Nous nous vallons l'un l'autre.

CRASSIDOR.

Tranchez, tranchez tous deux d'inutiles discours.
Que peuvent les corbeaux reprocher aux vautours?

ARISTIDE.

Que dit cet hypocrite à la mine sévère,
Ce petit larronneau révolutionnaire?

CRASSIDOR.

Vous êtes peu poli, Monsieur du Tribunal.

ARISTIDE.

Du moins je suis sincère, et cela m'est égal.

CRASSIDOR.

Tu prétens me railler.

ARISTIDE.

Qui moi! non pas, je n'ose.

CRASSIDOR.

Ah! je suis un fripon.

ARISTIDE.

On en dit quelque chose.

CRASSIDOR.

Ah ! je suis un fripon!

ARISTIDE.

Non : regardez-le bien.
Il n'a pas d'un coquin tout l'air et le maintien.
En guêtres à Paris tombé de son village,
Ecrivain misérable à quatre sous la page,
Il faisait maigre chère à dix sous par repas :
Dans un petit grenier couchait avec les rats.
Un vieil habit, qui fut autrefois écarlatte,
Couvrait peu chaudement sa modeste omoplatte.
Il a la montre d'or, la bague, un habit fin :
Il n'aura pas volé cela. C'est son voisin.

CRASSIDOR.

Si je suis un coquin, tu n'es pas honnête homme.
Ton tribunal du diable opérait, on sait comme.
Oui : je volai les gens. Je ne m'en défens pas.
Mais toi, buveur de sang, tu les assassinas.

SOLON.

Finissez, Jacobins, à cervelle légère.
Avec ces façons-là le moyen qu'on digère !

SCENE XIII.

Les précédens; L'HOTE, FORLIS.

(*Pendant le courant de cette Scene, on dessert, et on emporte la table, et les autres acteurs arrivent successivement*).

L'HOTE.

La maison retentit de vos bruyans débats :
Cessez de quereller, ou querellez plus bas.

FORLIS.

On croirait, citoyens, vu le bruit que vous faites,
Que vous tenez un club.

SOLON.

O langues indiscrettes !

CRASSIDOR, *regardant l'heure à sa montre.*
Il est tard et l'on doit....

FORLIS.
Votre montre va bien.

CRASSIDOR.
Pas mal.

FORLIS.
Quelle heure est-il ?

CRASSIDOR.
Onze heures, citoyen.

FORLIS.
En êtes-vous bien sûr?

CRASSIDOR.
Parbleu ! voyez vous-même.

FORLIS.
A répétition, à seconde, à quantième,
Berloques, chaîne d'or.... C'est un bijou charmant.
Vous coûte-t-il bien cher?

CRASSIDOR.
Pas excessivement.

FORLIS.
Je le crois. Autrefois, cela va vous surprendre,
J'en avais un pareil, pareil à s'y méprendre ;
Et je l'aurais encor, si....

CRASSIDOR.
(*A part.*) Dans quel embarras....
(*Haut.*) Vous l'auriez encor, si....

FORLIS.
Si vous ne l'aviez pas.

CRASSIDOR.
Vous me manquez, monsieur.

FORLIS.
C'est ce que je veux faire,
Monsieur du comité révolutionnaire,
Adroit brise scellé.... Bon citoyen, pardon;
Je le dis en riant.... vous êtes un fripon.

CRASSIDOR.
Vous m'outragez, monsieur.

FORLIS.
Monsieur, c'est impossible.
Mais plus je l'examine.... oh ! rien n'est plus risible.

Son habit, cette bague, et jusqu'à son chapeau
Tout cela m'appartient....

L'HOTE.

Voila du fruit nouveau.
Comment! expliquez-vous.

FORLIS.

Parbleu! la chose est claire,
C'est un petit profit révolutionnaire.
Vous voyez, mon cher hôte, un de ces tapissiers,
Qui des défunts vivans se portent héritiers,
Le diable, qui chez moi, malgré les fermetures
Passa pour me voler par le trou des serrures.

L'HOTE.

Monsieur l'homme de bien, seriez-vous un coquin?

BLINVILLE.

Je reconnais ces traits. Cet homme est Jacobin.

LE TAILLEUR.

Cet habit est fort leste, et je dois m'y connaître,
J'en fais, et j'en débite, et je suis fils de maître.

FURTIFIN.

J'aime votre suffrage.

LE TAILLEUR.

Il est bien travaillé,
Cousu solidement, et plus que faufilé;
Citoyen, je croirais qu'il sort de ma boutique.
Comment vous portez-vous? Touchez-là ma pratique.

FURTIFIN, *à part.*

Au diable la rencontre, et le maudit tailleur!

LE TAILLEUR.

Vous êtes, citoyen, un peu mon débiteur.

FURTIFIN, *à part.*

Je me sens étouffer de dépit et de honte.

LE TAILLEUR.

Pouvez-vous, citoyen, me donner un à-compte?

FURTIFIN.

Il suffit. On verra. C'est bon. Je vous pairai.

LE TAILLEUR.

Eh quand, mon cher monsieur?

FURTIFIN.

Parbleu ! quand je pourrai.

LE TAILLEUR.

Ah ! ah ! quand vous pourrez. C'est un échapatoire.
On n'est pas votre dupe, et vous pouvez m'en croire.
On ne le sera plus. Assez, et trop long-temps
Vous avez fait trembler tous les honnêtes gens.
Quand vous et vos pareils vous aviez la puissance
De tout bouleverser, de tout piller en France,
Si je vous eusse alors demandé de l'argent
De Pitt et de Cobourg on m'eût traité d'agent,
Et de conspirateur. Pour acquitter vos dettes,
Vous aviez, on le sait, des ressources secrètes;
Et plus d'un pour périr n'eût d'autre tort certain
Que d'être créancier de quelque Jacobin.
Un d'eux même l'a dit: qu'importe la dépense?
C'est sur les échafauds que nous aurons quittance.
Autre temps, autre usage. On a la liberté,
On veut de la justice, et de la probité.
A l'utile artisan retenir son salaire,
Il n'est qu'un Jacobin qui puisse encor le faire.
Je le déclare net, citoyen Furtifin,
Vous êtes un fripon!

BLINVILLE.

Encore un Jacobin!

L'HOTE, *à part.*

Ah! diable! deux fripons! comme propriétaire
De la maison, je sais ce qui me reste à faire.

SCENE XIV.

Les précédens, excepté L'HOTE.

DERICOUR.

Dieux! je me sens saisir et de trouble et d'horreur;
Tout mon sang s'est glacé dans le fond de mon cœur.

Mon père ! ombre innocente ! ô cendre que j'adore !
Revient-on dans ces lieux te condamner encore !
Blinville !

BLINVILLE.

Déricour !

DERICOUR.

Les monstres ! les vois-tu ?
Ne les approche pas... Leur rage est meurtrière.
Ils sont couverts de sang ; les monstres en ont bu !
Ils vont t'assassiner comme ils ont fait mon père.

BLINVILLE.

Qu'entens-je ? vous seriez....

SOLON.

Nous ne sommes plus rien.

BLINVILLE.

Heureusement pour nous : Nous le savons fort bien.
Si vous étiez, malheur à tous tant que nous sommes :
Vous auriez dévoré la mémoire des hommes.

(*Il fait un mouvement très-prononcé d'indignation*).

Un mouvement rapide est venu m'animer ;
Mais par respect pour moi je veux le réprimer.
Pourtant mon sang bouillonne à leur horrible vue ;
Lorsque la tyrannie est tombée abattue,
Certes l'humanité prit un sublime essor ;
Mais on les laisse vivre ; on n'a rien fait encor.
Celui qui de leur poids délivrerait la terre,
Serait le bienfaiteur de la nature entière.

SOLON.

Cet homme est un démon. S'il allait nous rosser.
Défendons-nous plutôt.

ARISTIDE.

Il n'y faut pas penser ;
Nous ne nous trouvons pas en force pour nous battre.
Contre un, mon cher Solon, nous ne sommes que quatre.

FORLIS.

Ils ont peu de courage ; on doit le soupçonner.

BLINVILLE.

Les scélérats n'en ont que pour assassiner.

FORLIS.

Nous ne nous trouvons pas en bonne compagnie ;
Mais il faut une fin : car tout cela m'ennuie.
Qui viendra de ces gens nous délivrer ?

SCENE XV.

(*Les précédens*, L'HOTE, UN OFFICIER PUBLIC. Un détachement de la force armée).

L'OFFICIER PUBLIC.

La loi.
Vous voyez, citoyens, son organe dans moi.

CRASSIDOR.

Vient-on nous arrêter ?

L'OFFICIER PUBLIC.

Du moins on vous dénonce.
Il faudra que sur vous l'autorité prononce.

CRASSIDOR.

Pour être Jacobin faut-il être proscrit ?

L'OFFICIER PUBLIC.

Ce qu'on pensa n'est rien ; le tout est ce qu'on fit.
Des faibles égarés l'opinion s'excuse.
Votre conduite seule aujourd'hui vous accuse.
Je vous arrête ici, non comme Jacobins,
Mais comme prévenus d'être de francs coquins.
Votre conviction est, dit-on, dans vos poches.

SOLON.

Nous ne méritons pas . . .

L'OFFICIER PUBLIC.

De si faibles reproches.
Outre qu'on a sur vous d'affreux renseignemens,
L'humanité répugne à vous croire innocens.

SOLON.

Ce que c'est que d'avoir des ennemis, mes frères !
On exerce sur nous des actes arbitraires.

FORLIS.

Arbitraire ! il est bon. Le pauvre homme ! vraiment
Il n'a jamais rien fait lui d'arbitrairement.
Il était trop loyal le membre débonnaire
Du défunt tribunal révolutionnaire.

ARISTIDE.

Vous vous vengez, Messieurs, et l'on peut en tout cas....

L'OFFICIER PUBLIC.

Allez. La loi punit et ne se venge pas.

SCENE XVI et dernière.

BLINVILLE, DERICOUR, L'HOTE, FORLIS, LE TAILLEUR.

FORLIS.

On me rendra ma montre ?

LE TAILLEUR.

Et mon habit, j'espère ?

DERICOUR.

O mes amis ! à moi qui me rendra mon père ?

BLINVILLE.

Ainsi puisse tomber le dernier scélérat,
Qui fut ami du sang et de l'assassinat !
Libres de leurs fureurs, et de leur rage impie,
Vivons pour le bonheur, vivons pour la patrie !
Pour la franchise aimable, et pour l'humanité,
Compagne de la paix et de la liberté.
Confions à la loi le châtiment des crimes
Dont tant d'infortunés ont péri les victimes !
Consolons cependant à force de vertus
Les mânes des martyrs au tombeau descendus ;
Aimons la république, et voilà la vengeance
Qu'attend de nos bons cœurs, qu'obtiendra l'innocence.

FIN.